

Bioprogramme et grammaticalisation

Wolfgang Raible, Université de Fribourg-en-Brisgau

[Erschienen in : Sibylle Kriegel (ed.). *Grammaticalisation et réanalyse. Approches de la variation créole et française*. Paris : CNRS Éditions, p. 143-161.]

I

Au début des années 80 du siècle dernier, la créolistique eut un ballon d'oxygène par quelques publications de Derek Bickerton : *Roots of Language* (1981) et un article paru dans la revue *Scientific American*, en 1983, étaient les textes qui eurent le rayonnement le plus fort¹.

Ces publications donnèrent une nouvelle explication pour un phénomène déjà observé au 19^{ème} siècle : la similarité structurelle qui existe parmi un grand nombre de langues créoles. Ce fut Addison Van Name qui, dans une publication parue en 1871, souligna pour la première fois ces parallèles structuraux observés dans des créoles caraïbes à base lexicale française, espagnole/portugaise (Papiamentu), hollandaise et anglaise : emploi du concept 'corps' pour la reflexivité ; utilisation du pronom de la troisième personne du pluriel comme marqueur général de la pluralité ; emploi des verbes statifs sans particule progressive ; expression d'un tiers actant (datif) à l'aide d'une construction sérielle utilisant le concept verbal 'donner' etc.². C'est un fait remarquable que Van Name exclut, dès le début, l'influence d'un substrat africain qui jalonne la discussion des linguistes créolistes jusqu'à nos jours³

L'idée fascinante proposée par Derek Bickerton⁴ était que l'origine d'une telle similarité structurale se trouverait à l'intérieur des sujets parlants, en l'occurrence sous forme d'un bioprogramme qui exercerait son influence avant tout sur les enfants lors de l'acquisition d'une première langue, surtout quand le 'input' langagier fourni par les enfants plus âgés ou les adultes serait déficient (comme ce serait le cas pour un input sous forme de pidgin).

¹Bickerton, Derek. 1981. *Roots of Language*. Ann Arbor : Karoma Publ. ; idem : 1983. "Creole Languages". *Scientific American* 249.1 : 108-115. Voir aussi : idem. 1990. *Language and Species*. Chicago. University of Chicago Press ; Bickerton, Derek. 1995. *Language and Human Behavior*. Seattle : University of Washington Press ; Calvin, William H. & idem. 2000. *Lingua ex machina. Reconciling Darwin and Chomsky with the human brain*. Cambridge/MA : MIT Press.

²Van Name, Addison. 1869/70 : "Contributions to Creole grammar." *Transactions of the American Philological Association* 1 : 123-167.

³"Still more remote must be the influence of African on Creole grammar : it is rather in the phonetic structure of the Creole, in the dislike of the accumulation of consonants, the preference, especially marked in the negro English of Surinam, for a final vowel, that such influence may with more likelihood be traced." (1869/70 : 124.).

⁴Bickerton répète d'ailleurs, en ce qui concerne l'influence endogène, des idées proposées par un autre pionnier de la créolistique, F. Adolpho Coelho, au cours des années 1880.

	Nonstative verbs			Stative verbs		
	Hawaiian Creole	Haitian Creole	Sranan	Hawaiian Creole	Haitian Creole	Sranan
Base form	he wak	li maché	a waka	he love	li rémé	a lobi
Anterior	he bin wak	li té maché	a ben waka	he bin love	li té rémé	a ben lobi
Irrealis (fut.)	he go wak	l'av(a) maché	a sa waka	he go love	l'av(a) rémé	a sa lobi
Nonpunctual (progressive)	he stay wak	l'ap maché	a e waka			
Anterior + irrealis	he bin go wak	li t'av(a) maché	a ben sa waka	he bin go love	li t'av(a) rémé	a ben sa lobi
Anterior + nonpunctual	he bin stay wak	li t'ap maché	a ben e waka			
Irrealis + nonpunctual	he go stay wak	l'av ap maché	a sa e waka			
Anterior + irrealis + nonpunctual	he bin go stay wak	li t'av ap maché	a ben sa e waka			

TAB. 1 – CONJUGATION OF THE VERB is similar in all creole languages, in spite of superficial lexical differences. Moreover, the creole system is quite distinct from the one encountered in English and in most other languages. The table gives conjugations in Hawaiian Creole, Haitian Creole and Sranan (an English-based creole spoken in Suriname, the former Netherlands Guayana) for stative and nonstative verbs. Stative verbs are verbs such as 'like', 'want' and 'love', which cannot form the nonpunctual aspect; in English, for example, one cannot add '-ing' to a finite stative verb. The base form of the verb refers to the present for stative verbs and to the past for nonstative verbs, etc. Source : Bickerton 1983 ; 112/13.

L'atout majeur était pour Bickerton la naissance, à partir de 1880, d'un créole à base anglaise aux îles d'Hawaii –en l'occurrence à coup sûr sans substrat africain quelconque– où l'on peut observer des phénomènes structuraux similaires : l'opposition fondamentale entre concepts verbaux statifs et non-statifs, la différence entre des groupes nominaux spécifiques et non-spécifiques, l'opposition entre action ponctuelle et non-ponctuelle. Avec de moindres retouches, Bickerton continue de maintenir cette position, par exemple dans une contribution apparue en 1999⁵.

Un phénomène qui mérite un intérêt tout particulier sont les connotations 'na-

⁵Bickerton, Derek. 1999. "How to acquire a language without positive evidence : what acquisitionists can learn from Creoles." In : DeGraff, Michel (ed.). *Language creation, and language change. Creolization, diachrony, and development*. Cambridge/MA : MIT Press : 49-74.

turelles' de formes verbales simples, c'est-à-dire sans particules, qui précèdent le lexème verbal, connotations qui varient selon le mode d'action impliqué : un verbe statif non-marqué a, pour nous, une valeur de 'présent' ou, en termes d'aspect, celle d'un 'imperfectif'. Un verbe dynamique, s'il est dépourvu de particule, a cependant une valeur perfective, donc celle d'un aspect qui, logiquement, implique une connotation temporelle, savoir celle d'antériorité⁶.

Ce lien étroit entre l'aspect et le mode d'action du verbe –tel qu'il est exprimé par le seul lexème verbal– explique bien pourquoi la clef de voûte de l'argumentation bickertonienne a toujours été un tableau comme celui qui suit. Il montre ce même phénomène dans trois langues créoles : deux d'entre elles sont des langues de la Caraïbe, la troisième étant le créole à base anglaise parlé à Hawaï. Le tableau 1 page ci-contre est dans son intégralité une citation de Bickerton.

Tandis que, dans la Caraïbe, les sujets parlants concernés étaient des personnes déportées de l'Afrique et leur progéniture, la population en question était différente aux îles Hawaïennes : c'étaient des ouvriers contractionnels venant d'Europe et –surtout– de l'Asie orientale. Pour les langues en question :

“In the case of Hawaii, those languages include Portuguese, Spanish, Japanese, Korean, and several mutually unintelligible varieties of Chinese, as well as German, Norwegian, and Russian.” (Bickerton 1999 : 51)

II

Selon toute évidence il existe deux chemins menant à une nouvelle langue créole :

- une voie 'd'en bas' : une langue de contact, donc un pidgin, se transforme, par l'activité des sujets parlants, en une langue créole qui peut dorénavant avoir la fonction de langue maternelle. Il y a au moins deux cas qu'on peut classer de cette façon : le Tok Pisin, parlé en Nouvelle Guinée, et le créole des îles hawaïennes⁷.
- L'autre voie serait celle 'd'en haut' – une voie que suggèrent surtout certains travaux qui étudient de plus près les sources et les documents historiques

⁶Pour le caractère 'naturel' de ces implications voir Ludwig, Ralph. 1996. *Kreolsprachen zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit. Zur Syntax und Pragmatik atlantischer Kreolsprachen auf französischer Basis*. Tübingen : Narr ; voir spécialement p. 66 ssq. – Cf. idem. 2001. “Markiertheit”. In : Haspelmath, Martin & König, Ekkehard & Oesterreicher, Wulf & Raible, Wolfgang (eds.). *Language Typology and Language Universals. An International Handbook*. Berlin : de Gruyter, vol. I : 400-419. [Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 20.1].

⁷Voir pour le Tok Pisin Wurm, Stephen A. & Mühlhäusler, Peter & Tryon, Darrell T. (eds.). 1996. *Atlas of Languages of intercultural communication in the Pacific, Asia, and the Americas*. Berlin : de Gruyter. Vol. I, cartes 49 et 50 (compilées par Peter Mühlhäusler), ainsi que les articles de Tryon, Darrell T. & Mühlhäusler, Peter & Baker, Philip. “English derived contact languages in the Pacific in the 19th century (excluding Australia)”. *Ibid.*, vol. II.1, pp. 471-495 ; et Mühlhäusler, Peter & Baker, Philip. “English derived contact languages in the Pacific in the 20th century (excluding Australia)”. *Ibid.*, vol II.1 : pp. 497-521.

concernant la naissance de langues créoles dans les colonies européennes. Robert Chaudenson est comme le porte-drapeau de cette thèse qui est celle de la transition d'une société coloniale qui commencerait en tant que "société d'habitation" tout en se transformant, si le nombre d'ouvriers esclaves est devenu suffisamment grand, en une "société de plantation" :

« Les créoles français seraient issus de formes approximatives de koinès françaises utilisées aux XVII^e et XVIII^e siècles aux Antilles et à Bourbon, durant la phase initiale de constitution des sociétés coloniales. Ces formes de 'français approximatif', utilisées en particulier par les 'Créoles' (Blancs ou Noirs 'nés aux îles'), deviennent la langue-cible des masses d'immigrants introduites au moment du développement économique lié au début des cultures coloniales (canne à sucre, café). A cette période cruciale pour l'histoire linguistique de ces sociétés, la langue-cible des immigrants cesse donc être le français lui-même ; tout en demeurant par ailleurs en usage dans une fraction réduite de la population, cette langue est remplacée dans cette fonction par une variété de français approximatif utilisée par les esclaves créoles, désormais chargés de la socialisation des nouveaux arrivants ; de ce fait, ces variétés sont, à leur tour, de la part des nouveaux arrivants, sans confrontation possible au modèle central, l'objet d'approximations liées à la situation d'apprentissage ; c'est de là que résulte l'autonomisation structurelle par rapport au français. Cette autonomisation est facilitée par la nouvelle structure sociale qui, en isolant largement les Blancs des masses serviles, rend rare sinon impossible la confrontation au modèle linguistique français »⁸.

Un témoignage négatif serait le manque, lié au manque d'une société d'habitation préalable, d'un créole à base lexicale espagnole à Cuba.⁹

Pour étoffer sa thèse dans le contexte hawaïen, Derek Bickerton doit insister sur trois faits :

1. qu'un pidgin à base anglaise n'apparaît que relativement tard à Hawaï (parce que le pidgin principal était longtemps un hawaïen pidginisé, donc un pidgin à base austronésienne) et que ce pidgin –qui prend forme à partir des années 1880– a peu en commun avec les pidgins à base anglaise de la Caraïbe (dont le substrat, le cas échéant, serait en tout cas différent) ;
2. que ce pidgin anglais a donné naissance au créole hawaïen à base anglaise et que le créole hawaïen, qui émergera dès le début du 20^{ème} siècle, est créé par les jeunes à Hawaï ;

⁸Chaudenson, Robert & Mougeon, Raymond & Béniac, Edouard. 1993. Vers une approche panlectale de la variation du français. Paris : Didier Érudition, p. 39.

⁹Cf. p.ex. McWhorter, John H. 2000. The missing Spanish Creoles : Recovering the birth of plantation contact languages. Berkeley/CA : University of California Press. – McWhorter 2000 : 27 cite Esteban Pichardo y Tapia. 1862. Diccionario provincial casi razonado de voces y frases cubanas. La Habana : p. iii, comme une attestation que les noirs nés à Cuba parlent comme les blancs vivants au même endroit.

3. que ce créole n'est pas directement issu de l'anglais. – À cette fin, Bickerton oppose des phrases en anglais bien correctes comme “How do you expect to finish your house?”, “It would have been better if I'd gone to Honolulu to buy it” ou “There was a woman who had three daughters” avec leurs équivalents en créole hawaïien : “How you expect for make pau you house?”; “More better I bin go Honolulu for buy om”; “Bin get one wahine she get three daughter”.¹⁰

Déjà en 1983, Bickerton nous assure : “Our recordings of locally born people make it clear that the process of creolization was under way by 1900 and was certainly complete by 1920.”¹¹

III

Grâce à deux études bien étoffées (dont la première fut à coup sûr inspirée par Bickerton lui-même), notre connaissance sur l'origine d'un pidgin –et puis d'un créole– à base anglaise à Hawaï est devenue très étoffée. On doit ces études à un chercheur/une chercheuse, Julian M. Roberts (1995) resp. Sarah Julianne Roberts (1998).¹²

À la base de ces recherches historiques bien documentées, l'auteur a pu constater, dans la première étude, quatre phases dans le développement d'un pidgin qui, d'abord, était basé sur la langue austronésienne parlée à Hawaï au 19^{ème} siècle :

- (1) Une version pidginisée de la langue hawaïienne (PH) prend, entre 1790 et 1820, le rôle du moyen de communication le plus répandu entre les européens (avec leurs langues assez différentes) et la population indigène.
- (2) Pendant leur visite à Hawaï, les baleiniers étrangers acquièrent le PH qu'ils utilisent aussi dans la formation des baleiniers indigènes. Le PH s'établit comme instrument de communication dans les plantations de canne à sucre (1820–1850). Ce n'est que dans les ports qu'un pidgin anglais est utilisé.
- (3) La première vague des immigrants chinois acquièrent le PH qu'on utilise tant pour la communication entre chinois que pour parler aux anglo-américains et aux hawaïiens (1850–1876).
- (4) Le grand nombre d'immigrants arrivant après 1876 acquièrent toujours le PH qui leur sert de moyen de communication jusqu'à ce qu'il soit remplacé peu à peu par un mélange entre le PH et un anglais pidginisé (1876–1900).

¹⁰Bickerton 1983 : 111.

¹¹Bickerton 1983 : 109.

¹²Roberts, Julian M. 1995. “Pidgin Hawaiian : a social historical study.” *Journal of Pidgin and Creole Languages* 10.1 : 1-56 ; Roberts, Sarah Julianne. 1998. “The role of diffusion in the genesis of Hawaiian Creole.” *Language* 74 : 1-39.

L'existence du pidgin hawaïien est donc bien attestée jusqu'au milieu des années 80 – l'auteur nous en a fourni, dans un espace de 40 pages, toute une série de textes, avec commentaire grammatical interlinéaire, traduction anglaise interlinéaire, et traduction en texte clair – tandis qu'il n'existe que très peu de témoignages pour un pidgin anglais putatif. C'est qu ce pidgin à base anglaise ne prendra forme qu'après 1885.

Dans sa deuxième étude, l'auteur a travaillé avec un corpus de trois mégaocets contenant plus de 13.000 "English lexifier utterances". Il/elle a mis huit ans pour le compiler. L'auteur compare d'abord les énoncés en pidgin attestés pour le 19^{ème} siècle avec le pidgin anglais contemporain de la caraïbe. On peut en tirer la conclusion que, conformément à la thèse de Philip Baker, le pidgin anglais de Hawaii (HPE) a beaucoup en commun avec les pidgins anglais du Pacifique, surtout avec l'anglais pidginisé par les chinois, mais peu avec l'anglais pidginisé de la Caraïbe (CPE), sans parler d'un "worldwide nautical Pidgin English" que d'aucuns allèguent pour étoffer leur thèse substratique.

Quant aux particules verbales, on peut constater :

- le marqueur du passé, bin/wen, est attesté pour la première fois en 1890 ;
- le marqueur du futur/de l'irréel, go/gon, apparaît pour la première fois en 1881 ;
- le marqueur du progressif/du non-ponctuel, stei (< stay), apparaît pour la première fois dans des documents datant des années 1920 ;
- le marqueur du complétif ou perfectif, pau, dérivé d'un verbe hawaïien désignant 'finir', apparaît tôt – dès 1892 – parce qu'il faisait partie du PH ;
- la combinaison de deux ou de plusieurs marqueurs ne fait son apparition que dans les années 1930.

Deux faits appellent notre attention particulière. D'une part il est bien connu qu'on peut tracer, dans la large majorité des langues créoles, l'origine des particules préverbales à des périphrases verbales existant dans l'une ou l'autre variante de la langue de base européenne. D'autre part, aucune de ces langues s'est avérée être la source de la *combinaison* de particules préverbales (donc, dans le tableau Bickertonien cité plus haut, de syntagmes verbaux du type "he go stay wak" ou "he bin stay wak").

Dans ce contexte, l'apparition tardive d'une combinatoire de particules préverbales ne peut pas ne pas nous frapper : c'est que l'élément le plus caractéristique, le plus novateur dans le système verbal d'une langue créole, la combinaison de particules préverbales, ne serait pas, selon toute évidence, la création de jeunes enfants de la première génération ('bioprogramme'), mais l'aboutissement d'une évolution qui prendrait un temps considérable.

Il s'y ajoute quelques faits qui sont étonnants dans le contexte d'un bioprogramme. En 1999, Bickerton écrit : "Most of the first Creole generation [in Ha-

waii] simultaneously acquired one or more of their ancestral languages.” En partie, les enfants en question suivirent même un enseignement en anglais, enseignement dont Bickerton réduit l’importance par des citations contemporaines : “Children [in Hawaii] learn in the schools the English language text books as an American child would learn the Latin or Greek languages” (1893) ou “English was stopped like the study of Greek when the lessons were over” (1888).

Le scénario d’un ‘bioprogramme’ ou ‘language acquisition device’ traditionnel devient donc de moins en moins probable. D’autant que le processus de formation du créole hawaïen à base anglaise sera décrit dans tous ces détails dans la thèse doctorale de Sarah Julianne Roberts¹³. Dans un résumé préalable de ses travaux, publié à l’internet, l’auteur nous dit :

“Sociolinguistic data support the [...] conclusion [that the native-born Creole and foreign-born Pidgin began to divert around 1900 and became clearly distinct by the 1930s]. Like creole formation, nativization transpired in two distinct phases, the first extending from the 1880s to 1900 and the second from 1910 to the 1930s. The decade between 1900 and 1910 was intermediate in these developments. In the first phase ancestral languages (ALs) dominated in parental and peer discourse and the pidgin/creole did not form a common medium for the native-born population. In the second period, the pidgin/creole dominated as a vernacular in peer interactions while ALs decreased in use by ethnic group. Older children in the community, who had picked up the pidgin/creole in school or in peer groups, taught it to younger siblings who began to use it in the home, and finally with parents. It was not until the third generation (grandchildren of immigrants) when children learned the pidgin/creole in first language acquisition, but by this time HCE was already in existence. Demographic evidence helps to pinpoint the time when this happened. This differs considerably from the scenario posited by Bickerton, who argues that first generation parents spoke pidgin to second generation children, placing them in a state of linguistic deprivation. The social situation as attested by my sources is inconsistent with a deprivation scenario. Instead, the social and functional demands of vernacularization were likely most important, as they were in the expansion of Tok Pisin, Pijin, and Bislama. The difference is that H[awaii]C[reole]E[nglish] first vernacularized in child communities of practice, not adult ones. A crucial social factor in the stylistic expansion of HCE was probably identity. Style has recently been analyzed as a resource for the linguistic construction of identity [...], and the new native community would have needed to develop the means to distinguish itself linguistically from pre-existing communities, including the white Standard English-speaking elite and the foreign pidgin-speaking population. Sociolinguistic sources show that the early native-born worked to distinguish themselves ideologi-

¹³La thèse devrait être terminée en 2002 : The genesis of Hawaii Creole English in the early 20th century : social and linguistic factors of language change (Stanford University).

cally from these two groups and linguistic evidence shows that HCE developed in directions away from the immigrant pidgin and the language of the dominant white culture¹⁴.

IV

Le point de départ des considérations présentes a été la similarité structurale des systèmes verbaux des langues créoles telle qu'elle fut déjà attesté, en 1871, par Addison Van Name. Or, après les études de Sarah Julianne Roberts on se voit dans l'impossibilité de souscrire –pour l'origine du HCE– ni à la thèse de Robert Chaudenson, ni à des thèses substratistes, ni à la thèse de la relexification – et pas non plus à celle de Derek Bickerton, donc au 'bioprogramme'. La situation semble donc être aporétique. Qu'est-ce qui serait à l'origine de la similarité structurelle en question ? – Pour trouver un issue, on doit prendre en considération plusieurs faits :

- (a) Bickerton s'efforce toujours –et encore dans les discussions avec William H. Calvin¹⁵– de créer une distinction très nette entre les pidgins qui, d'après lui, sont chaotiques et sans structure, et la langue créole naissante qui témoignerait dès le début d'une structuration, donc d'une grammaire à proprement parler. Nous savons cependant, grâce à des études faites par Philip Baker¹⁶ que les pidgins basés sur des langues européennes sont le résultat d'une réduction *systematique* de distinctions grammaticales :
- Au cas où les sujets parlants de la langue de base feraient une distinction entre deux ou plusieurs genres grammaticaux, cette distinction disparaît entièrement. Sont concernés tant les noms que les pronoms, adjectifs ainsi que, le cas échéant, les articles.
 - Est également réduite à zéro la distinction grammaticale entre singulier et pluriel.
 - Les catégories de temps, mode et aspect sont exprimées par des particules (qui ont leur origine dans des périphrases, donc des formes analytiques), non plus par des éléments flexionnels.
 - Là où la langue de base connaît un marquage de cas par des moyens morphologiques, il y a, encore, réduction à zéro.

¹⁴<http://www.stanford.edu/~sarahjr/propsummary.html> ; cf. Roberts, Julianne M. 2000. "Nativization and the genesis of Hawaiian Creole". In : McWhorter, John H. (ed.). Current issues in Creole studies. Amsterdam : Benjamins, p. 259-302.

¹⁵Bickerton & Calvin 2000, notamment chapitres 2 et 3.

¹⁶Voir sa contribution dans le présent volume. – On pourrait ajouter qu'on peut faire –mutatis mutandis– les mêmes observations pour la langue russe pidginisée : voir Stern, Dieter. 2002. "Russische Pidgnis." In : Die Welt der Slaven 47 : 1-30. Il s'agit du russenorsk en voie de disparition, du sinorusse et du govorka parlé en la péninsule Tajmyre.

- La copule ne subsiste que dans des contextes déclaratifs, équatifs et locatifs.
 - L'article défini de la langue pidginisée est remplacé par l'article démonstratif.
 - S'il existe, dans la langue pidginisée, une différence entre l'article indéfini et la désignation du chiffre 1 (comme entre 'a' et 'one' en anglais), on utilisera comme article indéfini la désignation pour le chiffre 1.
 - Si le signe utilisé pour renforcer un adjectif ne signifie pas, dans la langue pidginisée, en même temps 'beaucoup', on le remplace par un mot qui a cette signification (en anglais donc 'plenty').
- (b) Les enfants entrant en contact avec le pidgin ou avec la langue créole naissante ont appris –ou apprennent– en même temps une 'langue ancestrale'.
- (c) Comme nous ne pouvons guère prendre en considération les effets mirifiques d'un substrat langagier quelconque, on doit chercher ailleurs quand il s'agit de trouver la source profonde de la similarité des systèmes verbaux créoles en question.

Pour ce faire, on doit d'abord élargir le modèle sémantique traditionnel –triangulaire– où un signifiant est lié avec une classe d'objets ou d'états de chose désignée par l'intermédiaire d'un 'signifié ou concept'. On peut se servir, à cette fin, du modèle du signe linguistique développé, dans un espace de 60 ans, savoir entre 1240 et 1300, par les grammairiens scolastiques connus sous le nom de 'modistes'. Le modèle sémantique en question est un modèle du processus psychique qui sous-tend l'acte de nommer (ou, en sens inverse, l'acte d'entendre), donc un modèle qui implique le sujet parlant.

Ce modèle d'un processus cognitif a la forme suivante : on part d'une 'RES', la chose ou classe de choses désignées, qui a des propriétés caractéristiques, les 'modi essendi' qui, eux, ont leur 'fundamentum in re'. Ce sont donc des qualités ontiques. Or, le 'intellectus' conçoit (ou : 'appréhende') la chose dans une 'prima impositio', il lui impose donc une forme quelconque. Ce faisant il crée de la 'RES' une image ou représentation intérieure, le 'CONCEPTUS'. Nous dirions aujourd'hui que l'intellect se fait un modèle de la chose. Ce concept ou premier modèle représente la chose par l'intermédiaire de la 'ratio significandi' – au plus tard depuis les recherches des psychologues gestaltistes, donc à partir du début du 20^{ème} siècle, nous savons en fait combien sont actifs, non passifs, tous les processus de perception du monde qui nous entoure.

Jusqu'ici, le processus n'a rien à voir avec une langue humaine. La langue n'entre en jeu que par une 'secunda impositio' qui fait du concept un second modèle, et ce grâce aux 'manières de signifier', les fameux *modi significandi*. C'est donc seulement à ce stade qu'on donne au concept une SIGNIFICATIO exprimée par des moyens langagiers, c'est-à-dire une interprétation linguistique, différente

selon les différentes parties du discours (*modi significandi*). Aujourd’hui nous dirions que ces ‘*modi significandi*’ sont comme une signification prototypique des parties du discours : selon la définition des scolastiques, les noms ont comme ‘*modus significandi essentialis*’, le ‘*modus esse*’ tandis que, pour les verbes, il s’agit d’un ‘*modus fieri*’ prototypique, donc d’un processus. – Le quatrième pôle du schéma est constitué, ensuite, par la ‘*VOX*’ ou ‘*DICTIO*’, le signifiant du modèle sémantique traditionnel.

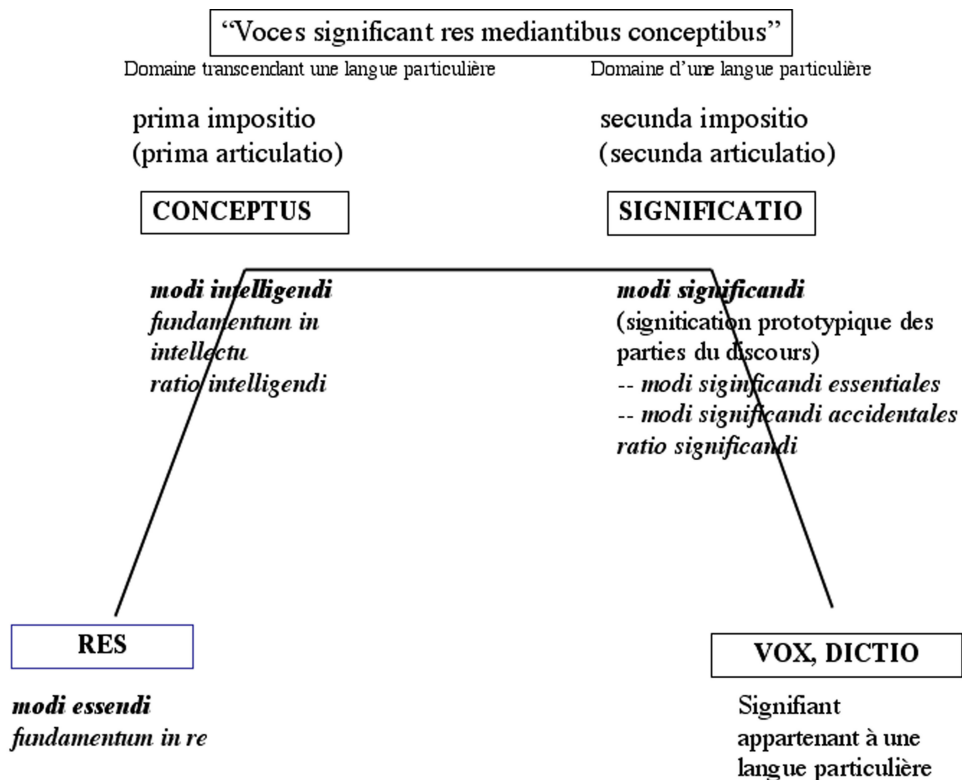


FIG. 1 – Modèle tétradique du signe caractéristique pour les modistes parmi les savants scolastiques.

Ce schéma nous fait comprendre ce que signifie la phrase bien connue : “*Voces significant res mediantibus conceptibus*”, les mots désignent les choses par l’intermédiaire de concepts : la signification représente en premier lieu un concept, et c’est seulement par le biais du concept qu’elle signifie la chose.

Il est très important de voir que les concepts ne déterminent nullement les significations : les concepts sont au delà d’une langue particulière, au contraire des significations qui y sont attachées. Le lien très indirect qui existe entre les concepts et les significations est rendu manifeste par un exemple scolastique : si je ressens une douleur, j’ai, pour l’exprimer, un éventail de possibilités langagières : d’abord

rien ne m’oblige de le faire en français : je pourrais le faire en allemand, en anglais, en espagnol, latin. . . Puis je pourrais me servir d’une exclamation comme “aie !”, “aua !”, “wai geschrien !” aussi bien que d’une phrase entière comme “j’ai un mal de tête terrible”, “me duele la cabeza” ; je pourrais même traduire ma douleur en une série de phrases successives, donc lui donner la forme d’un texte entier¹⁷.

V

Une fois établie, dans le modèle du signe linguistique, la différence fondamentale entre le *CONCEPTUS* et la *SIGNIFICATIO*, on devinera l’endroit qui s’offre comme un fondement pour la similarité qui existe parmi les langues créoles, en l’occurrence dans le système verbal (voir le tableau de Bickerton cité plus haut).

Chacun de nous possède –au niveau conceptuel du schéma scolastique– une idée de ce que c’est qu’une action : elle comporte un commencement, un processus intermédiaire, et une fin. En terminologie de phases : une phase *initiale*, une *au milieu* et une *terminale*. Le premier qui ait fait valoir cette conception pour l’idée d’une grammaire universelle fut sans doute James Harris¹⁸.

La phase initiale et la phase terminale ont quelque chose en commun : un changement d’état pour lequel les linguistes ont trouvé une série de termes : *transformatif*, *cyclique*, ou, soulignant le point de transition, *ponctuel*. Une autre possibilité est celle choisie par Bickerton : *dynamique*. La phase progressive qui s’étend entre la phase initiale et la phase terminale sera forcément *non-transformatrice*, *non-dynamique*, *non-cyclique*, ou, avec Bickerton, *stative*. On aura donc à faire à des paires comme ‘se lever’ (transformatif) qui s’oppose à ‘être assis’, ‘être couché’ (non-dynamique, statif).

A ces trois phases d’une action il faut en ajouter encore deux autres : une *pré-initiale* et une *post-terminale*. La phase pré-initiale est par exemple celle où j’ai l’intention de faire quelque chose. La phase post-terminale est celle où je me rends compte du fait que l’action est terminée.

¹⁷Voir Raible, Wolfgang. 1987. “Comment intégrer la syntaxe dans la sémantique ? La solution des grammairiens scolastiques.” In : Lüdi, Georges & Stricker, Hans & Wüest, Jakob (eds.). “Romania ingeniosa”. Mélanges offerts à Gerold Hilty. Bern & Francfort : Peter Lang, 497-510. – Pour une version plus poussée de ce modèle à base scolastique voir Blank, Andreas. 1997. Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen. Tübingen : Niemeyer. (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie ; 285).

¹⁸Harris, James. 1751. *Hermes or, philosophical inquiry concerning language and universal grammar*. London (réimpression : Menston : Scolar Press. 1968). Harris combine ces trois phases avec les trois ecstases du temps, c’est-à-dire le présent, le passé et le futur, ce qui génère, par multiplication cartésienne, un tableau avec neuf cases auxquelles il ajoute trois formes ‘aoristiques’ (c’est-à-dire non limitées) des phases en question, ce qui lui fait le total d’un schéma à douze places.

Si l'on prend en considération les phénomènes observés par Bickerton (signification perfective des verbes exprimant une phase transformative de l'action, signification imperfective des verbes exprimant la phase intermédiaire ou progressive), on comprend d'emblée un phénomène qu'on observe dans toutes les langues créoles : il leur faut des moyens pour exprimer la progressivité d'une action qui, sans information supplémentaire, serait conçue comme transformative ou dynamique : c'est pourquoi les sujets parlants de toutes les langues créoles naissantes 'inventent', des moyens linguistiques (niveau de la SIGNIFICATIO des langues particulières) qui permettent l'expression de la progressivité d'un verbe qui, sans information supplémentaire, exprimerait une phase d'ordre transformatif.

C'est la fonction de *stei* (< *stay*) en créole hawaïien, ce sont les périphrases avec (*être*) *après* (*faire qch.*) dans les créoles à base lexicale française, donc du *ap* en créole haïtien, du (*a*)*pé* à l'Île Maurice, du *pe* aux Seychelles, du *ta* (< *está*) en Papiamentu, du *ka* (< *capable*) qu'on observe en créole guadeloupéen et martiniquais (et, sous forme non-grammaticalisée, en créole haïtien).

Les désignations trouvées par les sujets parlants pour exprimer la phase pré-initiale sont, dans toutes les langues du monde, la source de nouvelles formes du futur, donc d'une catégorie qui oscille en permanence entre l'information modale (on ne peut pas commenter une phrase au futur avec "ceci n'est pas vrai") et une information temporelle ('futur'). Pour désigner la phase pré-initiale, nous retrouvons, dans les langues créoles, le (petit) éventail de possibilités qui entre en jeu dans le processus de grammaticalisation observé dans les langues du monde : le concept 'aller' (p. ex. dans le créole hawaïien, dans celui d'Haïti, de l'Île Maurice, des Seychelles etc.). On trouve également des moyens qui expriment la finalité (*pour* + lexème verbal) ou des adverbes temporelles (*bai* < *by and by* en Tok Pisin, *lo* < *logo, luego* en Papiamentu). On ne trouve pas des expressions déontiques qui se prêteraient aussi bien à l'idée du futur que les concepts de 'vouloir', 'devoir' (en anglais *shall, will*, en latin classique *cantare habeo* etc.).

Quant aux expressions de la phase post-terminale, c'est-à-dire la phase de la rétrospection, des concepts comme 'terminer', 'finir' s'y prêtent particulièrement bien. On les retrouve en Hawaii Pidgin English (*pau*), en créole haïtien, à l'Île Maurice et aux Seychelles (*fin*, avec des formes de réduction allant jusqu'à un *in* et *n*), en Papiamentu (*kabá*, non-grammaticalisé). Dans les créoles à base lexicale française on trouve aussi un *fek*, dérivé de la phrase "je ne fais que de + infinitif" (créole haïtien, mauricien, seychellois), l'équivalent du concept de 'sortir' (créole français de La Guyane).

La solution latine fut le type rétrospectif 'habeo cantatum' qui a donné naissance aux formes composées du parfait dans toutes les langues romanes.

Comme les phases initiale et terminale sont –implicitement– exprimées avec des concepts verbaux transformatifs ou dynamiques, ces deux phases ne posent pas un problème de communication prépondérant. C'est pourquoi, par manque

de nécessité communicative, les solutions spéciales trouvées à leur intention ne foisonnent pas.

Les cinq phases d'une action sont une donnée cognitive universelle. C'est pourquoi on trouve dans toutes les langues du monde des solutions langagières particulières pour les exprimer, solutions qui, cependant, partent toujours de concepts similaires¹⁹.

		phase transformative (aspect perfectif)	phase non-transformative (aspect imperfectif/progressif)	phase transformative (aspect perfectif)	
Phase	pré-initiale	initiale	moyenne	terminale	post-terminale
Créole hawaïen	go		stei < stay		pau, wen
Créole haïtien	av(a), va < aller		ap < après		fèk, fin < finir
Créole guadeloupéen	ké, kay < ka aller		ka < capable ¹		
Créole mauricien	pou < pour, a < va		(a)pé < après		fek, fin
Créole seychellois	pu, (a)va		pe < après		fek, (f)in, n
Papiamentu	lo < logo		ta < está		kabá < acabar
Tok Pisin	bai < by and by		stap		pinis < finish
Latin	cantare habeo → futur synthétique des langues romanes (hormis le roumain)				habo cantatum → parfait composé des langues romanes

TAB. 2 – Schéma qui illustre bien la base cognitive d'un certain type de changement langagier. Les langues créoles sont des exemples types de tels processus qui ont eu lieu p. ex. aussi en Latin.

¹⁹Voir p.ex. Bybee, Joan L. & Perkins, Revere & Pagliuca, William. 1994. The evolution of grammar : tense, aspect and modality in the languages of the world. Chicago : Univ. of Chicago Press.

Ces cinq phases distinguées dans le schéma ci-dessus cadrent bien avec un système aspectuel : la phase initiale et la phase terminale sont, par définition, des phases perfectives, la phase au milieu est imperfective ou progressive²⁰. La phase pré-initiale est une phase hors aspect parce qu'elle est surtout modale, la connotation temporelle n'étant qu'accessoire. Quant à la phase post-terminale, elle se prête d'abord à une interprétation aspectuelle, thématissant le perfectif ("sortir de, ne faire que de, finir de"). Elle est en même temps un point de transition possible vers l'introduction, dans un système grammatical, de la catégorie grammaticale du temps : Les transitions du perfectif au parfait sont bien connues²¹

Ce qui fait défaut dans le schéma ci-dessus sont les particules à valeur ouvertement temporelle – tel le *ti, té* (< *était*) des créoles à base lexicale française. C'est que la catégorie du temps n'a pas de relation immédiate avec les phases d'action en question. Par là, des éléments comme *ti, té* ou *bin, wen* (< *been, went*) peuvent être combinés avec toutes les cinq phases. Dans le cas de la particule modale ("futur"), cette combinaison donne naissance dans la plupart des langues créoles à la valeur d'un conditionnel. Ce semble être une interprétation normale ou 'naturelle' puisque elle vaut aussi pour les conditionnels des langues romanes : *cantare habeo*, 'je dois chanter', donne un nouveau futur, tandis que la forme de l'imparfait (*cantare habebam*) ou du parfait (*cantare habui*, pour l'italien : *cantarei, cantaresti, cantarebbe* etc.) ont donné naissance à des formes interprétées comme des conditionnels.

VI

Tout ce qui a été proposé au cours du chapitre précédent rend clair que la genèse d'une langue créole est un processus où la grammaticalisation règne en maître quasiment absolu – la différence la plus importante d'avec les 'langues ancestrales' résidant dans le fait que presque tout doit repartir à neuf dans une langue créole tandis que ces processus, de même nature, ne sont pas simultanés dans d'autres langues avec une tradition plus longue. Il y a donc, dans les langues

²⁰Au centre de cette catégorie se trouvent des concepts comme 'être là', son contraire 'manquer' ; 'savoir', 'connaître', 'aimer bien', 'être nécessaire', 'devoir', 'pouvoir', 'posséder', 'être appelé' ; en partie donc des verbes qui fonctionnent souvent comme des auxiliaires. Pour une liste de ce 'noyau dur' voir les verbes qui, en Papiamentu, peuvent être utilisés sans particule verbale, chez Maurer, Philippe. 1988. Les modifications temporelles et modales du verbe dans le papiamentu de Curaçao (Antilles Néerlandaises) : avec une anthologie et un vocabulaire papiamentu-français. Hamburg : Buske, 126-132. (Kreolische Bibliothek ; 9).

²¹Pour les langues créoles voir p.ex. Michaelis, Susanne. 1992 Temps et aspect en créole seychellois : valeurs et interférences. Hamburg : Buske. (Kreolische Bibliothek ; 11). – Pour l'interprétation aspectuelle ou temporelle en général voir Pfänder, Stefan. 2000. Aspekt und Tempus im Frankokreol : Semantik und Pragmatik grammatischer Zeiten im Kreol unter besonderer Berücksichtigung von Französisch-Guayana und Martinique. Tübingen : Narr. (ScriptOra ; 120), notamment ch. VI.

créoles *in statu nascendi*, bon nombre de catégories cognitives ou conceptuelles qui veulent être réalisées sous une forme langagière²².

Bickerton lui-même est en train de se rendre compte de ce côté cognitif impliqué tant dans l'apprentissage d'une langue quelconque que dans la formation de langues créoles :

“However, the process of acquisition differs not at all in the normal and creole cases. In both, children acquire as much vocabulary as they need, or as exists. The latter condition applies to the creole case. In the normal case, a child of four or five will have acquired a wide range of grammatical items – enough to satisfy the structural requirements (in terms of government, anaphora, and so on) imposed by the innate syntax. In the creole case, for most of these requirements the child simply cannot find appropriate grammatical items in the pidgin. Grammatical items therefore have to be created by recruiting lexical items and bleaching them of their normal lexical meaning (Bickerton 1988).

It was not sufficiently emphasized in earlier statements of the Bioprogram that it is this difference between the availability of grammatical morphemes, whether bound or free, that both chiefly distinguishes creolization from normal acquisition and accounts for the syntactic aspects of the grammatical subsystems that characteristically emerge in creolization. Both of these aspects need to be reviewed.”²³.

Le problème en question est en partie celui – pour parler en termes d'informatique – de l'amorçage (*bootstrapping*). Il existe certaines catégories de base qu'on peut exprimer soit avec des moyens grammaticaux, soit avec du matériel lexical normal. Si les moyens grammaticaux n'existent pas ou pas encore, ou si on les juge peu expressifs, on les crée ou recrée à partir du matériau lexical.

Cela se fait constamment dans nos langues. Si, en répondant à la question “Qu'est-ce qu'il fait ?”, je ne trouve pas suffisante la simple réponse espagnole “canta”, je peux dire “sigue cantando”, literally ‘he follows singing’, ou “está cantando”, literally ‘he is [actually] singing’ ; en allemand, je pourrais dire “er ist am Singen”. A la question “Où sommes-nous ?”, je peux répondre, en italien, “nel treno”, ou d'une façon plus explicite, “stiamo per arrivare a Milano”. Les quatre syntagmes sont autant de périphrases verbales tout-à-fait typiques pour l'expression d'un mode d'action progressif, le *CONCEPTUS* de base trouvant ainsi des

²²Il y lieu de mentionner, dans ce contexte, plusieurs travaux de Anna Wierzbicka. Ils concernent cependant surtout le lexique, donc le matériau sémantique. Voir Wierzbicka, Anna. 1997. *Understanding cultures through their key words : English, Russian, Polish, German, and Japanese*. New York : Oxford Univ. Press. (Oxford studies in anthropological linguistics ; 8), – Wierzbicka, Anna. 1996. *Semantics : primes and universals*. Oxford University Press. – Wierzbicka, Anna. 1992. *Semantics, culture, and cognition : universal human concepts in culture-specific configurations*. New York : Oxford Univ. Press.

²³Bickerton 1999 : 57.

formes langagières –les SIGNIFICATIONES du modèle scolastique– comme esp. *seguir*, *estar*; (on retrouve ce dernier dans les langues créoles à base portugaise) ; all. *an etwas sein*, ital. *stare per*.

Il s’agit là de ‘concepts de base’ qui sont, comme le schéma à cinq phases, déjà à la portée de jeunes enfants, indépendamment d’ailleurs de l’acquisition ou non d’une langue quelconque, qu’il s’agisse d’une langue articulée vocalement ou d’un langage par gestes²⁴. D’autres concepts, liés à l’évolution cognitive générale prennent plus de temps. Un cas intéressant est l’expression de la simultanéité de deux actions. C’est seulement à l’âge où les enfants maîtrisent les opérations dites concrètes dans la définition de Jean Piaget, c’est-à-dire avec six ou sept ans, qu’ils sont capables de dire “pendant que s, p” – avant cet âge, les enfants en font deux actions successives²⁵.

VII

Plus haut nous avons parlé de deux chemins menant vers la créolisation : une voie ‘d’en haut’ et une ‘d’en bas’. Celle d’en bas partirait d’un pidgin, celle d’en haut de l’acrolecte lui-même. Si l’on part de l’idée de base que, dans les deux cas, il s’agit en premier lieu de processus de changement linguistique déclenchés par une situation de contact et que les forces qui président à de tels processus sont surtout d’ordre cognitif, on comprend aisément pourquoi, dans les deux cas –pourvu qu’on puisse les séparer nettement– les résultats sont plus ou moins similaires.

Le cas du Réunionnais –point de départ du Mauricien et du Seychellois– montre qu’il s’agit d’une simplification, d’un allègement qu’on observe d’ailleurs partout où une langue cesse d’être enseignée et d’être écrite par le commun des mortels²⁶. On observe en même temps une importance plus grande attribuée à

²⁴Raible, Wolfgang. 1996. “Kognition und Sprachwandel”. In : Akademie-Journal. Mitteilungsblatt der Konferenz der deutschen Akademien der Wissenschaften 1 : 38-43. – Raible, Wolfgang. 1996a. “Kognitive Grundlagen des Sprachwandels”. In : Michaelis, Susanne & Thiele, Petra. (eds.). Grammatikalisierung in der Romania. Bochum : Brockmeyer, 61-80. (Bochum - Essener Beiträge zur Sprachforschung, 18). – Pour le bon fonctionnement de l’appareil cognitif même en déprivation langagière totale voir le cas de Ildefonso, un sourd-muet de descendance mexicaine qui apprit, par un effort incroyable de la personne enseignante, le langage par gestes seulement à l’âge de 27 ans et qui, pourtant, était capable de raconter sa vie antérieure : Schaller, Susan. 1995. *A man without words ; with a foreward by Oliver Sacks*. Berkeley : University of California Press ; [Première édition : New York : Summit Books. 1991]. Il faut ajouter que plus on laisse de liberté à de tels hommes, et plus se développent leur facultés cognitives.

²⁵Voir à ce sujet l’admirable étude empirique de Ferreiro, Emilia. 1971. *Les relations temporelles dans le langage de l’enfant*. Préface de Jean Piaget. Genève : Droz. (Langue et cultures ; 1).

²⁶Pour le cas du français parlé en Louisiane, voir Stäbler, Cynthia K. 1995. *Entwicklung mündlicher romanischer Syntax : das ‘français cadien’ in Louisiana*. Tübingen : Narr. (ScriptOralia ; 78) ; Stäbler, Cynthia K. 1995a. *La vie dans le temps et aeteur : ein Korpus von Gesprächen mit Cadiens in Louisiana*. Tübingen : Narr. (ScriptOralia ; 79).

des phénomènes supraségmentaux qu'on a tendance à oublier dans ce genre de considérations.

A part cela, les linguistes ont tendance à comparer la grammaire élaborée –et surtout normative– d'une langue écrite avec celle d'une langue créolisée d'un âge moins considérable – comme si la première avait été la source de la seconde (voir plus haut, p. XXX [fin ch. II], les mesures prises par Derek Bickerton pour montrer que l'anglais ne peut par être la source directe du Créole Hawaïien). La conception de Robert Chaudenson qui, lui, prend en considération toutes les variantes du français comme faisant partie d'un même espace variationnel (français zéro) a le mérite de mettre le doigt sur ce danger qui consiste à comparer un français standard du 20^{ème} siècle avec une langue créole qui a pris naissance au 17^{ème}, et cela à partir de français régionaux parlés. Cette conception du français zéro ne peut néanmoins pas expliquer les nouveautés évolutionnaires –telle la combinaison de particules préverbaux– qu'on trouve dans les langues créoles. Les langues créoles ne perdent donc rien, dans cette perspective, de leur caractère extraordinaire, non-français (non-anglais etc.)

Si l'on joue la carte cognitiviste, il faut se rendre compte, dès le début, qu'il faut en finir avec un préjugé des plus répandus, celui d'une identité entre langage et pensée. Une fois adoptée, la thèse cognitiviste nous permettra cependant de reconcilier quelques positions apparemment contraires ou contradictoires.

En effet, John H. McWhorter a raison s'il regarde les langues créoles naissantes comme des langues 'plus simples'²⁷ – à ceci près que 'simplicité' ne se définit jamais absolument ; c'est un concept relatif quant à la langue et aux tâches communicatives que le système d'une langue permet de réaliser.

Un langage de programmation –pour choisir cet exemple qui est moins familier et par là moins susceptible d'être influencé par une perspective biaisée– peut être simple ('basic') tant que les travaux à réaliser sont simples. On peut même écrire un algorithme de tri parfaitement opérationnel qui comprendrait une vingtaine de lignes en 'basic'. Ceux qui ont affaire à ce genre de travaux implémentent cependant les opérations de tri sous forme d'*une seule ligne de commande* en se servant de commandes 'grammaticalisées' qui correspondent, dans une langue de programmation comme C, C++ ou Java, à des algorithmes de base différents (tri par permutation, par balayage répété [Shell sort] par fusion, par ségmentation [Quick sort], par clé, par bloc, ...).

En termes de langues naturelles : Les sujets parlants d'une langue quelconque peuvent se passer de diathèses grammaticalisées en réalisant les tâches communicatives par des opérations de clivage et par l'intonation – on sait que les langues

²⁷McWhorter, John H. 2001. "The world's simplest grammars are creole grammars". *Linguistic Typology* 5 : 105-166.

créoles sont particulièrement riches en matière de clivage²⁸. Notamment avec la mise par écrit d'une langue il existe cependant tendance à introduire des diathèses pour faciliter certaines tâches communicatives²⁹. On trouve ces nouvelles formes diathétiques typiquement dans des textes de journaux.

La thèse cognitive permet aussi de ré-interpréter bon nombre de faits allégués par Claire Lefebvre³⁰. Elle explique l'effet qu'exercerait le substrat –comme d'habitude africain, exemplifié dans son cas par le Fon-Gbe pour lequel elle a, entre temps, publié une grammaire³¹ : Ne détectant pas les catégories grammaticales souvent synthétiques de la langue cible, les sujets parlants des langues créoles naissantes chercheraient, par exemple en français, des exponents lexicaux aptes à exprimer leurs propres catégories grammaticales.

Tant que ces catégories appartiennent à notre patrimoine cognitif de base, il n'y a pas de différence dans l'explication de ce qui se passe lors d'une créolisation. L'avantage de l'explication cognitive réside cependant dans le fait qu'on ne doit pas invoquer un substrat africain quelconque, difficile à entrevoir par exemple aux îles Hawaïennes. Il n'y a pas de doute que de tels substrats peuvent exister. Ils présupposent cependant l'existence d'un nombre suffisamment large de personnes déportées qui eussent parlé la même langue. C'est d'ailleurs justement à Cuba, île qui n'a pas donné naissance à un créole, qu'on trouve un tel substrat –toujours existant– dans le cadre de la soi-disant *santería*³².

On peut reconcilier même le bioprogramme de Bickerton avec une position cognitive – au prix, il est vrai, d'en réduire une peu la prétention. Comme Claude Hagège l'a bien formulé, nous sommes tous, femmes et hommes, adultes et enfants, des “language builders” ou “constructeurs de langue”³³. Les langues du monde ne portent pas leur finalité en elles-mêmes, elles sont faites pour résoudre des problèmes communicatifs. Telle fut l'attitude de base du projet de recherche

²⁸Voir pour un exemple Raible, Wolfgang. 2001. “Linking clauses.” In : Haspelmath, Martin & König, Ekkehard & Oesterreicher, Wulf & Raible, Wolfgang (eds.). *Language Typology and Language Universals. An International Handbook*. Berlin : de Gruyter, vol. I : 590-617, ici : p. 594. [Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 20.1].

²⁹Kriegel, Sibylle. 1996. *Diathesen im Mauritius- und Seychellenkreol*. Tübingen : Narr. (ScriptOra ; 88).

³⁰Lefebvre, Claire. 2001. “What you see is not always what you get : Apparent simplicity and hidden complexity in creole languages.” In : *Linguistic Typology* 5 : 186-213.

³¹Lefebvre, Claire & Brousseau, Anne-Marie. 2002. *A grammar of Fongbe*. Berlin/New York : Mouton de Gruyter. (Mouton grammar library ; 25).

³²La langue en question est appelée Lucumi. L'index de Ethnologue nous fournit l'information suivante : “A secret language used for ritual by the Santeria religion. The people are sometimes called 'Yoruba.' Santeria. Second language only.” – Santería est un amalgame de religion catholique et de 'voodoo'.

³³Hagège, Claude. 1993. *The language builder : an essay on the human signature in linguistic morphogenesis*. Amsterdam : Benjamins, 1993. (Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science : Series 4, Current issues in linguistic theory ; 94).

universaliste UNITYP animé par le suisse Hansjakob Seiler³⁴, et telle est l'attitude aussi de Claude Hagège :

“L'extension des moyens d'expression d'une langue peut être conçue comme un problème à résoudre, et dont la solution met d'abord en jeu des processus conceptuels.”³⁵.

Il faut insérer ces processus conceptuels bien sûr dans un contexte pragmatique et dans les processus liés avec la construction d'unités textuelles plus larges, les tâches communicatives les plus importantes.

Or, si on dénomme ‘bioprogramme’ les concepts et les opérations cognitives de base qui percent à jour dans toutes nos langues humaines (comment exprimer, par des moyens langagiers, une action ? Comment établir une référence directe entre un signe et un objet à nommer ? Comment faire un lien entre deux entités conçues comme nominales ? Comment combiner par des moyens langagiers deux entités conçues comme des événements successifs ou simultanés ? ; etc.), un tel programme a certainement une réalité cognitive. Il est même crucial pour les jeunes enfants apprenant leur langue maternelle – mais il n'est pas la langue. Il peut en grande partie exister même sans langue.

Les enfants ont –et auront– donc toujours besoin d'un input de la part des plus âgés et des adultes afin que ces opérations cognitives aient des retombées langagières et linguistiques saisissables. Mais il n'y a que les enfants. Les adultes sont des constructeurs de langues habiles au même titre que les jeunes – sauf que les enfants apprenant leur langue maternelle sont les champions quand il s'agit d'éliminer les exceptions et de faire d'un système linguistique ce qui devrait être, au fond, sa vocation : une *combinatoire réglée* à tous les niveaux hiérarchiques³⁶.

Si les langues créoles ont l'air d'être plus simples et plus transparentes, c'est donc grâce à une activité conjointe de ‘constructeurs de langue’ qui se sont engagés dans une série de processus qui s'avèreront plus tard en grande partie comme des processus de grammaticalisation. Le plus important est qu'ils reflètent sinon tous, au moins pour la plupart, un fond cognitif ou ‘notionnel’ (terme utilisé par Hagège) commun. Des effets langagiers et linguistiques similaires peuvent, en

³⁴Une version très condensée se trouve dans Seiler, Hansjakob. 2001. “The Cologne UNITYP project.” In : Haspelmath, Martin & König, Ekkehard & Oesterreicher, Wulf & Raible, Wolfgang (eds.). *Language Typology and Language Universals. An International Handbook*. Berlin : de Gruyter, vol. I : 323-344. (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 20.1).

³⁵Hagège, Claude. 2001. “Les processus de grammaticalisation.” In : In : Haspelmath, Martin & König, Ekkehard & Oesterreicher, Wulf & Raible, Wolfgang (eds.). *Language Typology and Language Universals. An International Handbook*. Berlin : de Gruyter, vol. II : 1609-1623. (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 20.2) ; citation de p. 1609.

³⁶Pourquoi, par exemple, “He used to come late” et non pas “he uses to come late” ? (Il faut le remplacer, en bon anglais, par “he tends to come late” tandis qu'une version créolisée admettra à coup sûr le type ‘défendu’.).

effet, avoir une source intérieure commune. Et c'est là une idée elle-aussi déjà émise par un des premiers créolistes, en l'occurrence de F. Adolpho Coelho (1847-1919) :

“Il s'agit des premières étapes de l'acquisition d'une langue étrangère [. . .]. L'origine des langues créoles est due à l'activité de lois psychiques et physiologiques qui sont partout les mêmes, non à l'influence des langues ancestrales parlées par ces gens.”³⁷.

³⁷Coelho, F. Adolpho. 1880/1881. “Os dialectos românicos ou neo-latinos na África, Ásia e América.” In: *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 2a série, 3 : 129-196. Réédition par Morais-Barbosa, Jorge. 1967. *Estudos linguísticos crioules : reedição de artigos publ. no boletim da Soc. de Geografia de Lisboa*. Introd. e notas de Jorge Morais-Barbosa. Lisboa : Academia Internacional da Cultura Portuguesa.